

TEMPERATURE

Du 28 avril 1904.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Celsius. Rows for 6 P.M., 3 P.M., and 12 H. du matin.

A L'EXPOSITION

—DE— ST-LOUIS.

C'est demain que s'ouvre officiellement l'exposition de St-Louis, la Foire du Monde, par laquelle les Américains célèbrent le centième anniversaire de l'annexion de Louisiane par les Etats-Unis.

Ce n'est pas en face d'une exposition complète que se trouvent ceux qui assisteront aux démonstrations d'inauguration, car il n'est pas d'objets à mettre en place, mais l'installation en est plus avancée que dans toutes les entreprises du même genre qui ont précédé. Ainsi les cent trente-cinq galeries du vaste Palais des Beaux-Arts sont presque toutes remplies, et les œuvres qu'elles renferment sont incontestablement la plus belle collection jamais réunie en un point quelconque du monde.

Des tentures de soie noire couvrent les murs des galeries et forment un fond excellent aux tableaux éclairés par des rayons adoucis tombant du plafond.

A l'exposition française, qui est la plus avancée, sont attachés douze gardiens envoyés de Paris. Ce sont eux qui ont procédé à la mise en place des œuvres inestimables des grands maîtres anciens et modernes et nul doute que l'éclat de cet exposition sera incomparable.

La Belgique a envoyé deux cent cinquante toiles.

Le gouvernement italien a envoyé des œuvres nombreuses qui sont presque toutes en place. Comme pour l'exposition française ce sont des Italiens qui, sous la direction du secrétaire de la commission italienne, ont préparé l'exposition artistique de leur pays.

L'exposition de la Grande-Bretagne qui occupe treize galeries compte trois cents tableaux à l'huile et cent cinquante aquarelles, à l'installation desquelles il est procédé activement.

Les expositions d'autres pays sont comparativement aussi importantes, de sorte que, comme nous le disions plus haut, la section des beaux-arts à la Foire du Monde éclipsera tout ce qu'on a réussi à faire dans ce genre jusqu'ici.

Il est une autre section à laquelle la direction de l'exposition a non seulement donné une grande place mais qu'elle a préparé avec un soin extrême, la section de l'alimentation, où le visiteur apprendra à connaître les altérations frauduleuses dont sont l'objet les substances alimentaires et à les découvrir.

En même temps les meilleures méthodes de préparation des aliments seront enseignées dans cette section, et c'est là un point d'une importance capitale qui vient heureusement compléter l'autre. A ce propos M. Paul Pierce, commissaire de cette section, disait récemment :

"Il sera démontré aux femmes

de quelle importance sont l'achat et la préparation des aliments destinés à leurs tables. Par un choix intelligent des aliments elles peuvent, dans une grande mesure, assurer une santé florissante aux membres de leurs familles, et par l'ignorance, la négligence et l'indifférence rendre leurs corps débiles." Ces deux sections de l'exposition de St-Louis peuvent être sans contredit classées parmi les plus importantes. Ce sont celles qui ont trait le plus directement à l'homme lui-même, qui semblent inspirées du mens sana in corpore sano de Juvénal: les beaux-arts qui initient l'esprit aux formes de la beauté, l'alimentation intelligente qui fortifie le corps.

M. René Bazin.

Hier a eu lieu la réception de M. René Bazin à l'Académie Française. Un reporter de la "Presse" est allé, il y a quelques jours, interviewer à Angers l'aimable auteur de "Oberlé".

Prévenu de ma visite, dit le reporter, l'écrivain m'accueille avec une affabilité franche qui me met à l'aise aussitôt. J'entre derrière lui dans son cabinet de travail, et tout de suite je suis frappé par la simplicité élégante de ce qui m'entoure. Le long des murs, sur des rayons noirs, des livres anciens et modernes; plus loin, le portrait d'un ancêtre qui fut fondiste près du grenier à sel de Vihiers, et de nombreux dessins qui servent à illustrer les œuvres du romancier.

L'auteur des "Oberlé" est petit, sec, sa parole est rapide et concise, ses yeux brillent avec un léger reflet d'ironie qu'accompagne un sourire ou plutôt un plissement des lèvres très caractéristique; ses mouvements sont vifs; on sent en lui une nature essentiellement droite, sensible, audacieuse, un peu combattive.

—Ma famille, me dit-il, est originaire de cette partie de l'Anjou qui touche au Bocage vendéen, mon arrière-grand-père fut un des lieutenants de Stofflet pendant la guerre des Chouans. Mon enfance a été très délicate; je la passai presque tout entière à la campagne, à Segré, où ma famille possédait une terre, jouissant d'une grande liberté et vivant de la vie des paysans. J'appris ainsi à connaître la nature, à comprendre la poésie des champs, à aimer ceux qui les cultivent. Ma vocation était, déjà, dessinée à cette époque; cependant je fis mon droit et je fus nommé professeur suppléant à l'Université libre d'Angers; je n'ai publié mon premier roman, "Stéphane", qu'à l'âge de trente ans. Toute ma carrière s'est donc déroulée dans ces vingt dernières années.

Comment je procède? Mon Dieu c'est bien simple et pourtant très long: je n'ai jamais écrit un volume sans y voir pendant deux ans et l'avoir travaillé pendant au moins un an. Tenez, voici le prochain en formation.

Et, se disant, M. René Bazin saisit un carton vert qu'il entrevoit; j'y aperçois pêle mêle des photographies de gens et de paysages, des petits carnets, des bouts de papier chargés de notes, le tout dans le plus grand désordre.

C'est mon roman qui paraîtra à la fin de l'année dans la "Revue des deux Mondes", poursuivra l'action se passera à Lyon. Lorsque ces notes seront mises en ordre mon roman sera terminé, je n'aurai plus qu'à l'écrire.

—Mais que contiennent donc ces notes? — Tantôt une scène prise sur le vif, une description de paysage faite sur les lieux mêmes, un mot entendu qui me semble caractéristique. Ces photographies sont celles de personnages d'après lesquels je construis ceux de mon livre ou de monuments qui servent à l'action. Car je ne laisse rien à la fantaisie et tout, jusqu'à la plus petite description, est, dans mes œuvres, d'une rigoureuse exactitude.

—Et votre discours de réception à l'Académie française? — Un sourire éclaira le visage de M. René Bazin. — Que pourrais-je bien vous dire de mon discours, sans vous le raconter? Je l'ai beaucoup travaillé et je crois que l'on en est satisfait. J'ai, d'ailleurs, trouvé une aide précieuse dans la famille et auprès de très nombreux amis de mon illustre prédécesseur, M. Legouvé. Ses parents m'ont remis les lettres de sa correspondance intime, dont quelques-unes sont de véritables bijoux de style et dans lesquelles se peint toute son âme.

Ses amis m'ont envoyé, qui, non mot spirituel, qui le récit d'une action touchante; j'ai même consulté son maître d'armes. Malheureusement il faut se restreindre et je n'ai pu me servir comme je l'aurais voulu de tous ces documents; j'ai dû me borner à m'en inspirer, pour faire un tableau aussi exact que possible du caractère de M. Legouvé. Ai-je réussi? C'est ce que nous saurons avant la fin de mois.

M. Bazin a conduit ensuite l'interviewer à sa maison de campagne, les Raugardières, qui abrita sous son toit plusieurs écrivains célèbres, Villemain, Hugo, Dumas père, Sainte-Beuve. C'est une vieille maison du dix-huitième siècle qui précède un vaste jardin et qu'accompagne une cour carrée à la française. C'est là que cet homme heureux écrit ses œuvres charmantes au milieu des arbres et des fleurs, dans cette "douceur angevine" que du Bellay préférait aux splendeurs romaines.

A propos de la réception de M. Bazin, signons une anecdote qui nous est contée par "La Chronique des Livres". Lorsque M. Pingard, la veille de la séance solennelle, introduit le nouvel élu il n'oublie jamais de lui demander de se tourner vers le pilier Nord-Ouest et de parler. La voix s'arrête, remonte et retombe vibrante sur M. Pingard qui figure l'assistance.

D'où vient cette tradition? Un jour, l'abbé Maury, qui succédait sous la Coupole à Lefranc de Pompignan, pénétra avant la réception dans la salle. Il voulut juger de l'effet de son discours. Maury était doué d'une très belle voix, si forte qu'on disait de lui en plaisantant :

—Ce n'est pas étonnant que ce fils de cordonnier soit orateur; il a hérité de "l'abeille de son père". Or, les sons se perdaient, s'égarait. On n'entendait que des lambeaux de phrases. L'orateur, désolé, parlait sur lui-même. Tout à coup les mots qu'il prononçait devinrent d'une belle netteté. Sa voix montait vers la coupole et redescendait avec ampleur et sonorité... Il avait trouvé le pilier Nord-Ouest.

UN ANCIEN SOLDAT RUSSE.

Voici d'intéressants détails sur le "curriculum vitae" d'un ancien soldat russe, qui fut témoin de l'incendie de Moscou.

C'est le sergent-major Andreas Nicolaewitch Schmidt qui vient d'accomplir sa cent vingt-deuxième année. Schmidt est né, dit-on, à Kowno en 1782. A l'âge de 14 ans, il s'est engagé et, à l'époque de la guerre contre Napoléon Ier, il avait obtenu le grade de sergent.

Il a pris part à la bataille de Borodino et il a vu l'incendie de Moscou. Il a fait ensuite la campagne de Perse en 1827; il était à la prise de Varsovie en 1832 et à la défense de Sébastopol en 1854.

Son livret militaire porte, en outre, mention de nombreuses actions d'éclat; il a, par exemple, sauvé la vie du contre-amiral Nakhimow, lors de la prise de Malakoff.

En 1858, on lui a présenté à Alexandre II qui lui a conféré la grande médaille d'or.

La carrière militaire du brave Andreas Nicolaewitch fut brisée par suite d'un incident fâcheux. En 1867, le vieux sergent-major avait à escorter en Sibirie un déporté politique nommé Schonkowi, mais celui-ci brilla la politesse à son escorte et ce fut le pauvre Andreas Nicolaewitch qui fut envoyé en Sibirie, pour avoir manqué de vigilance.

Il ne reentra qu'en 1868, grâces à Alexandre II.

Mais depuis lors, le paiement de la pension avait été suspendu. Une démarche, disent les journaux, va être faite auprès du ministre de la guerre pour que celui-ci la rétablisse.

Le vieux brave ne l'aura pas volé.

LE CONCERT DE L'ORPHEON FRANÇAIS.

Le concert donné par l'Orphéon Français hier soir dans la salle de l'Union Française, a obtenu un double succès. Succès de curiosité d'abord, car la salle était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, et succès artistique, car jamais les membres de l'Orphéon Français n'ont montré plus de brio, plus de talent.

Le professeur Geo. L. O'Connell, directeur musical, avait préparé un programme des plus alicieux, et il en a dirigé l'exécution avec la maestria qu'on lui connaît.

Après l'exécution d'une fantaisie sur les Clanches de Corneville par l'orchestre les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Pélerins du Tannhäuser. La musique de Wagner n'a pas de secrets pour les membres de l'Orphéon, et ils en ont fait ressortir avec éclat toutes les beautés.

M. R. Delord a mis en bonne humeur l'auditoire avec une mélodie chantonnée, "La Femme".

Après le programme M. J. C. Renaud et M. Maumus ont chanté le duo de la Reine de Chypre.

Les applaudissements ont été couverts après son exécution leur ont montré combien les auditeurs avaient apprécié leur talent et leurs belles voix.

A l'ouverture de la seconde partie les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Soldats du Trouvère. Ce chœur est très goûté dans notre ville et la façon dont il a été exécuté a charmé la salle.

Dans une "ballerine", "Bonsoir, Mlle la Lune", M. L. Bourgeois a beaucoup plu, et M. V. Béjarque a dit à ravir une chansonnette.

M. J. C. Renaud a chanté ensuite avec une science profonde un morceau d'"Aïda" et M. L. Souchois a fait rire aux larmes en nuancant habilement le "Solo de Flûte", un monologue très amusant.

Enfin l'Orphéon a clos le concert par "Les Feuilles du Matin", une valse chantée de Strauss de Rilke. En quelques instants les chaises étaient rangées autour de la salle et bientôt, l'orchestre entendant le prélude d'une valse, le bal battait son plein.

M. Pierre Richard, consul général de France, président d'honneur de l'Orphéon Français, a assisté à ce concert.

Cette belle fête, dont on gardera le plus aimable souvenir et qui en appelle d'autres, avait été préparée par les comités suivants :

Comité d'arrangements — M. le Consul de France, Président d'Honneur; Sylvain Vidalat, Président ex-officio; C. A. Jacquet, Président; J. Mantemes, L. Dupont, T. Dutrey, E. Sorbet, L. R. Eude, L. Poirou, C. Roques, M. Maumus, L. Lamotte, C. Derbes, A. S. Lopes, T. Escudé, E. Marsolan, Jos. Pifourcat, A. Langlois, R. Eulhet, E. Anouilh, L. Bourgeois, V. Béjarque, H. Bérié, W. O'Connell, L. Souchois, Paul Chanut, secrétaire du comité.

Comité de Réception. — L. Dupont, Président; L. Bourgeois, T. Dutrey, Jos. Pifourcat, R. Delord

LE CONCERT DE L'ORPHEON FRANÇAIS.

Le concert donné par l'Orphéon Français hier soir dans la salle de l'Union Française, a obtenu un double succès. Succès de curiosité d'abord, car la salle était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, et succès artistique, car jamais les membres de l'Orphéon Français n'ont montré plus de brio, plus de talent.

Le professeur Geo. L. O'Connell, directeur musical, avait préparé un programme des plus alicieux, et il en a dirigé l'exécution avec la maestria qu'on lui connaît.

Après l'exécution d'une fantaisie sur les Clanches de Corneville par l'orchestre les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Pélerins du Tannhäuser. La musique de Wagner n'a pas de secrets pour les membres de l'Orphéon, et ils en ont fait ressortir avec éclat toutes les beautés.

M. R. Delord a mis en bonne humeur l'auditoire avec une mélodie chantonnée, "La Femme".

Après le programme M. J. C. Renaud et M. Maumus ont chanté le duo de la Reine de Chypre.

Les applaudissements ont été couverts après son exécution leur ont montré combien les auditeurs avaient apprécié leur talent et leurs belles voix.

A l'ouverture de la seconde partie les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Soldats du Trouvère. Ce chœur est très goûté dans notre ville et la façon dont il a été exécuté a charmé la salle.

Dans une "ballerine", "Bonsoir, Mlle la Lune", M. L. Bourgeois a beaucoup plu, et M. V. Béjarque a dit à ravir une chansonnette.

M. J. C. Renaud a chanté ensuite avec une science profonde un morceau d'"Aïda" et M. L. Souchois a fait rire aux larmes en nuancant habilement le "Solo de Flûte", un monologue très amusant.

Enfin l'Orphéon a clos le concert par "Les Feuilles du Matin", une valse chantée de Strauss de Rilke. En quelques instants les chaises étaient rangées autour de la salle et bientôt, l'orchestre entendant le prélude d'une valse, le bal battait son plein.

M. Pierre Richard, consul général de France, président d'honneur de l'Orphéon Français, a assisté à ce concert.

Cette belle fête, dont on gardera le plus aimable souvenir et qui en appelle d'autres, avait été préparée par les comités suivants :

Comité d'arrangements — M. le Consul de France, Président d'Honneur; Sylvain Vidalat, Président ex-officio; C. A. Jacquet, Président; J. Mantemes, L. Dupont, T. Dutrey, E. Sorbet, L. R. Eude, L. Poirou, C. Roques, M. Maumus, L. Lamotte, C. Derbes, A. S. Lopes, T. Escudé, E. Marsolan, Jos. Pifourcat, A. Langlois, R. Eulhet, E. Anouilh, L. Bourgeois, V. Béjarque, H. Bérié, W. O'Connell, L. Souchois, Paul Chanut, secrétaire du comité.

Comité de Réception. — L. Dupont, Président; L. Bourgeois, T. Dutrey, Jos. Pifourcat, R. Delord

LE CONCERT DE L'ORPHEON FRANÇAIS.

Le concert donné par l'Orphéon Français hier soir dans la salle de l'Union Française, a obtenu un double succès. Succès de curiosité d'abord, car la salle était trop petite pour contenir la foule qui s'y pressait, et succès artistique, car jamais les membres de l'Orphéon Français n'ont montré plus de brio, plus de talent.

Le professeur Geo. L. O'Connell, directeur musical, avait préparé un programme des plus alicieux, et il en a dirigé l'exécution avec la maestria qu'on lui connaît.

Après l'exécution d'une fantaisie sur les Clanches de Corneville par l'orchestre les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Pélerins du Tannhäuser. La musique de Wagner n'a pas de secrets pour les membres de l'Orphéon, et ils en ont fait ressortir avec éclat toutes les beautés.

M. R. Delord a mis en bonne humeur l'auditoire avec une mélodie chantonnée, "La Femme".

Après le programme M. J. C. Renaud et M. Maumus ont chanté le duo de la Reine de Chypre.

Les applaudissements ont été couverts après son exécution leur ont montré combien les auditeurs avaient apprécié leur talent et leurs belles voix.

A l'ouverture de la seconde partie les membres de l'Orphéon ont chanté le Chœur des Soldats du Trouvère. Ce chœur est très goûté dans notre ville et la façon dont il a été exécuté a charmé la salle.

Dans une "ballerine", "Bonsoir, Mlle la Lune", M. L. Bourgeois a beaucoup plu, et M. V. Béjarque a dit à ravir une chansonnette.

M. J. C. Renaud a chanté ensuite avec une science profonde un morceau d'"Aïda" et M. L. Souchois a fait rire aux larmes en nuancant habilement le "Solo de Flûte", un monologue très amusant.

Enfin l'Orphéon a clos le concert par "Les Feuilles du Matin", une valse chantée de Strauss de Rilke. En quelques instants les chaises étaient rangées autour de la salle et bientôt, l'orchestre entendant le prélude d'une valse, le bal battait son plein.

M. Pierre Richard, consul général de France, président d'honneur de l'Orphéon Français, a assisté à ce concert.

Cette belle fête, dont on gardera le plus aimable souvenir et qui en appelle d'autres, avait été préparée par les comités suivants :

Comité d'arrangements — M. le Consul de France, Président d'Honneur; Sylvain Vidalat, Président ex-officio; C. A. Jacquet, Président; J. Mantemes, L. Dupont, T. Dutrey, E. Sorbet, L. R. Eude, L. Poirou, C. Roques, M. Maumus, L. Lamotte, C. Derbes, A. S. Lopes, T. Escudé, E. Marsolan, Jos. Pifourcat, A. Langlois, R. Eulhet, E. Anouilh, L. Bourgeois, V. Béjarque, H. Bérié, W. O'Connell, L. Souchois, Paul Chanut, secrétaire du comité.

Comité de Réception. — L. Dupont, Président; L. Bourgeois, T. Dutrey, Jos. Pifourcat, R. Delord

RECHERCHES INSTRUCTIVES.

St Pétersbourg 25 avril.—L'ingénieur Bronsneff, qui fut envoyé au printemps de 1903 par l'Académie impériale des Sciences avec le lieutenant Kolchak, de nombreux Yakoutes et marins expérimentés des côtes vers la Nouvelle-Sibirie et l'île Bennett à la recherche de l'expédition polaire dirigée par le baron Toll, est revenu et dit qu'on n'a jamais entendu parler du baron Toll ni de ses compagnons depuis qu'ils ont quitté le yacht "Raria", le 23 mai 1902, en compagnie de deux Yakoutes pour explorer l'île Bennett.

L'expédition Bronsneff a visité l'île Bennett après que le lieutenant Kolchak eut parcouru l'île Kotelnik, la Nouvelle-Sibirie et les îles Thadées.

Ils n'ont trouvé aucune trace de l'expédition Toll. Bronsneff croit que les voyageurs ont dû mourir de froid et de faim. Il dit que le baron Toll n'a tué que six rennes dans l'île.

Le lieutenant Kolchak, qui est un officier de marine, a reçu l'ordre à Irkoutk de se rendre sur le théâtre de la guerre en Extrême-Orient.

—:—

L'ABEILLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Frois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Par les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$120.00. 6 mois \$60.00. 3 mois \$30.00.

Par la Belgique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$150.00. 6 mois \$75.00. 3 mois \$37.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Par les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$30.00. 6 mois \$15.00. 3 mois \$7.50.

Par la Belgique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$4.00. Un an \$40.00. 6 mois \$20.00. 3 mois \$10.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

No 98 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES

QUATRIEME PARTIE.

IV DÉCEPTION.

Suite.

Elle avait eu, tout de suite, une habileté de velesse espiè-

mentée. Elle se releva, cramoisie. Claude n'y trouva rien de surprenant, puisqu'elle venait de se pencher ainsi....

—Alors, adieu, Claude.... —Que veux-tu que je dise à M. Jean de Vitray, si je le voyais avant toi? —Rien! Et elle s'échappa.

—Ça peut tout de même ne pas lui plaire que je sois venue le relancer jusqu'ici.... Et comme il n'y a que toi qui m'a vue, car il n'y avait personne dans la loge de la concierge.... Adieu.... Elle se retirait, hâtivement, n'ayant même pas l'air de voir que Claude lui tendait la main.

Et elle disparut, lui laissant la plus étrange des impressions. —Qu'est-elle donc en, tout d'un coup murmura-t-il.

Elle avait rapidement gagné le rez de chaussée flait vite, le long de l'allée et, arrivée devant le pavillon du concierge, bondissait presque pour gagner la grille....

—Et que venait-elle faire ici? —Et comment connaît-elle M. Jean de Vitray? —Le connaissait-elle, seulement? Les mensonges lui coûtaient si peu!

Il demeura encore un moment, le front collé à la fenêtre du cabinet, voyant toujours cette silhouette s'en aller comme tremblante, et éprouvant une indistincte impression de malaise.

Mais il s'en dégagea dès qu'il

entra dans son laboratoire, où il avait de la besogne pour toute la journée, la bonne besogne consolatrice, au milieu de laquelle venait le soutenir la figure de Gracieuse.

Et il prononça le mot magique entre tous: —Travaillons!

L'ORAGE

Claude était en plein ciel, lorsqu'il se rendit, le lendemain, à son travail.

Il avait accompli une formidable besogne, la veille, et, pour cela, s'était privé du délicieux bonheur d'aller passer la soirée avec Gracieuse. Il était resté à l'usine jusqu'à la nuit, classant tous les documents, toutes les pièces qu'il montrerait aujourd'hui à Jean de Vitray; et il avait emporté, chez lui, les éléments d'un rapport auquel il avait consacré presque toute la nuit.

Il se faisait déjà une joie indicible de l'étonnement de son patron, de la poignée de main qu'il allait sans nul doute lui donner aussitôt.

Jamais il n'avait mieux senti à quel point il était sorti de la tempête de la vie.

Toutefois, dans son impatience de voir Jean de Vitray, il était fébrile; et comme il avait très peu dormi, le sous-directeur

de l'usine, qu'il rencontra sur le perron, lui demanda s'il n'était pas souffrant, car il avait travaillé la mine un peu défectue.

Claude répondit joyeusement, mais toujours nerveusement, qu'il ne s'était jamais mieux porté; et il monta à son laboratoire.

Puis, le visage soudain malicieux, il se glissa dans le cabinet de Jean, se hâssa du rapport à la main.

Or, le cabinet était vide au moment précis où il y pénétra. Il posa ses papiers sur la table; et il se retira lorsque la porte s'ouvrit en face, et le sous-directeur entra.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il. —Claude se retourna à demi. —Un travail que je mettais sur la table du patron.

—Ah! bien. —Le sous-directeur s'assit à son bureau dans un coin; et Claude regarda le laboratoire, où il accomplissait de menues besognes jusque vers neuf heures.

A ce moment, le sous-directeur l'ayant appelé pour lui demander un renseignement sur les nouvelles expériences d'allumage, Claude, au milieu des détails qu'il donnait, s'étonna deux ou trois fois de ce que le patron ne fût pas encore arrivé.

C'est que, sûrement, il a un très gros courrier chez lui, dit le sous-directeur; et il le liquide avant de venir ici.... Il lui arri-

ve même parfois de ne pas venir le matin, et de téléphoner.... Tenez.... je parierais que c'est lui....

La sonnette du téléphone venait en effet de retentir.

Et tandis que le sous-directeur se penchait sur la plachette, Claude sourit, comme si c'était lui qui allait converser avec Jean de Vitray.

—Hein? faisait le sous-directeur.... Allé, allé.... votre auto.... à la porté de Saint-Germain? —Le désembrayage?... Bien.... Une minute de silence; puis: —Bien, bien.... Je vais y envoyer le chef du laboratoire.... Hein?... Oui, oui, tenez au courant.... C'est certainement lui qui se rendra le mieux compte.... Parfait, je l'expédie immédiatement.

Et à Claude: —L'auto du patron est restée, hier, à Saint-Germain.... —En panne?... —Pas précisément; mais il a eu des difficultés au désembrayage, et il veut que vous vous en rendiez compte vous-même.

C'était une petite déception pour Claude, car il pouvait n'être pas de retour quand Jean de Vitray arriverait à l'usine, mais du contentement aussi, puisque ce serait l'une affaire personnelle à lui qu'il aurait à l'entretenir d'abord.

Et il s'éloigna vivement, tandis que le sous-directeur, de nouveau penché sur le téléphone,

prononçait encore ces mots: —Non.... non.... Je n'ai rien vu en arrivant dans votre cabinet.... La concierge a dû les ranger.... Je vais le lui demander tout de suite.... Dites-moi, jeune homme, vous n'avez pas envoyé la concierge?... —Cet appel s'adressait à Claude; mais, dans son empressement à obéir aux ordres de Jean de Vitray, le jeune homme avait déjà traversé son laboratoire, descendait précipitamment dans la cour; et ce fut de la fenêtre que le sous-directeur lui cria de nouveau:

—Envoyez-moi donc la concierge en passant.

Claude ne l'entendit encore pas. Il courait déjà à une forte machine, qui servait pour remorquer les autos malades; un mécanicien finissait justement d'emplier le réservoir de pétrole.

—En route! lui cria Claude, toujours précipitamment.

Et dix minutes plus tard, il volait sur la route de Saint-Germain.

Il rentra vers midi, tout heureux, sur la machine de Jean de Vitray; car, en très peu d'instants, il avait découvert le dérangé, et il allait sûrement le faire complimenter encore.

Le visage assez anxieux, il leva les yeux vers la fenêtre du

<